

La lecture multiculturelle

Table ronde animée par Jean-Luc Outers

Jean-Luc Outers : Je ne sais pas si vous vous souvenez qu'en 1985 est apparu, sur les tables des libraires, un livre étrange au titre un peu énigmatique, un roman discret qui, très lentement, sans l'appui des médias, sans l'appui de la télévision, a fait son chemin comme un rhizome, et s'est mis à circuler comme ça, presque sous le manteau, un roman dont on a parlé de plus en plus. Ce livre, c'est évidemment *La Salle de bain*. Le titre est déjà tout un programme ! Écrit par un auteur qui jusque-là était totalement inconnu, Jean-Philippe Toussaint, ce livre est un phénomène parce que, effectivement sans véritable support médiatique, il a connu un grand rayonnement en France, mais aussi à l'étranger. Et c'est devenu presque un livre culte ! On a même parlé d'une « génération salle de bain » dans les années 80, une génération du repli sur soi, qui s'intéresserait aux choses, aux formes, aux objets...

Le héros de *La Salle de bain* a choisi une salle de bain pour passer ses journées. Je cite Jean-Philippe Toussaint : « Assis sur le rebord de la baignoire, j'expliquais à Edmonson qu'il n'était peut-être pas très sain à vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf, de vivre plus ou moins reclus dans une baignoire. Je devais prendre un risque. » Ce livre est écrit comme un scénario de film, en trois parties : Paris, L'hypoténuse, Paris, en cent septante paragraphes numérotés. C'est une sorte de traité de l'immobilité où le héros occupe le temps et l'espace sans ennui. Il lit, il écoute des retransmissions de match de football à la radio, joue

aux fléchettes, observe la progression d'une fissure dans le mur, etc. Dans ce livre, comme dans ceux qui vont suivre, une science du cadrage, un art du récit froid, lisse, un sens raffiné de l'ellipse. Il s'agit de livres parsemés de blancs qui sont comme des trous dans le fil de l'histoire, permettant des pauses et des variations de rythme.

Vous aurez donc compris que ce livre annonce bien sûr d'autres livres. Il y aura après *Monsieur*, *L'Appareil photo*, *La Réticence*, *La Télévision* et tout dernièrement un livre de courts récits qui s'intitule *Autoportrait (à l'étranger)*. Et ces livres annoncent, non seulement une manière de raconter des histoires, mais aussi un style. Car Jean-Philippe Toussaint est, je crois, avant tout un grand styliste. Son univers renvoie à une sorte de vide où surgent en général un personnage solitaire et désinvolte à la Tati. A l'exception de *Monsieur*, son deuxième livre, ses romans sont écrits à la première personne mais, à chaque fois, le subjectif, le psychologique sont balayés de cet univers mental. Je cite Jean-Philippe Toussaint : « Monsieur, à vrai dire, aurait été bien incapable de dire pourquoi sa fiancée et lui avaient rompu. Ils avaient assez mal suivi l'affaire, en fait, se souvenant seulement que le nombre de choses qui lui avaient été reprochées lui avaient paru considérables. » Étrange pour une scène de rupture qui se passe comme ça, sans fracas. Donc tel se présente le personnage de Toussaint, un quidam nonchalant, sans passion et sans états d'âme, sur lequel glissent les mots et les avatars du quotidien car, je le cite encore, « qu'est-ce que penser si ce n'est à autre chose ? » On l'imagine donc, ce personnage, évoluant sans trop se faire voir, sur la pointe des pieds, à peine gêné par le chewing-gum qui lui colle aux semelles.

Voilà cet univers de Jean-Philippe Toussaint, voilà ses romans. Ce qui paraît surprenant et étrange, et ce qu'on sait assez peu chez nous et je crois même en France, c'est que Toussaint est un auteur qui a été considérablement traduit. Il est même, avec Amélie Nothomb, l'auteur belge le plus traduit dans le monde puisque, en gros, ses romans – mais pas tous – ont été traduits dans une vingtaine de langues, ce qui est véritablement considérable. Dans certains pays, ses romans ont même connu un succès surprenant. Je pense notamment au Japon. On y reviendra...

« Toussaint a une voix unique »

Kan Nozaki est maître de conférence à la Faculté des arts libéraux de l'Université de Tokyo. Il est également traducteur littéraire et essayiste. Il a reçu le prix de la Traduction littéraire 2000 « pour son œuvre de traduction et de diffusion en japonais de l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint ».

Christian Libens : Vous avez traduit en japonais des auteurs classiques de la littérature française comme Balzac et Nerval, dont vous êtes d'ailleurs le spécialiste dans votre pays, mais vous avez aussi traduit des écrivains contemporains : Sollers, Guibert, Manchette, Houellebecq... Comment êtes-vous devenu le traducteur attitré de Jean-Philippe Toussaint ?

Kan Nozaki : J'ai lu son premier roman, *La salle de bain*, peu après sa parution, lorsque j'étais étudiant à Paris. Un éditeur m'a alors proposé de le traduire. Je me suis aussitôt pris de passion car Toussaint a une voix unique. C'est ce qui me touche : son style, son écriture, sa phrase longue, souple, sinueuse... j'adore ce style ! Et puis je me sens en connivence avec l'attitude de son héros vis-à-vis du monde, ce regard en décalage qui reste quand même attentif aux autres, amical, généreux...

C. L. : Les romans de Toussaint présentent-ils des difficultés particulières pour leur traducteur ?

K. N. : C'est un vrai processus de « création ». Outre que la syntaxe du français est très différente de celle du japonais, j'ai été obligé de créer un nouveau style littéraire japonais pour respecter celui de Jean-Philippe Toussaint. Ainsi, j'essaie de ne pas couper son souffle, bien que ses phrases soient très longues, ce qui est déroutant pour un lecteur japonais.

C. L. : Il s'est vendu 120.000 exemplaires de *La salle de bain* au Japon, et les autres titres connaissent une diffusion comparable. Comment expliquez-vous un pareil succès ?

K. N. : Ce n'est pas facile de l'expliquer mais je crois que la nouveauté de son style a séduit d'emblée les jeunes lecteurs. Il y a comme une sensibilité commune entre les jeunes Japonais et Jean-Philippe Toussaint. Ses héros sont réservés, ils restent en retrait, ce qui est une caractéristique typiquement japonaise. En fait, chez nous, ce sont souvent les jeunes femmes qui découvrent d'abord les choses nouvelles. Et ce sont des jeunes femmes qui ont été les premières à s'enthousiasmer pour les romans de Toussaint. Grâce à elles sans doute, la critique littéraire et universitaire le prend aujourd'hui en compte, surtout depuis la parution de *La télévision*.

C. L. : Quel est le rôle du traducteur dans un pareil succès ?

K. N. : Comment vous répondre ? Tout ce que je sais c'est que je suis un traducteur heureux puisque tous sont apparemment heureux, les lecteurs comme l'auteur. Lorsqu'il vient au Japon, ma femme et moi recevons Jean-Philippe comme notre ami. Et je l'invite à donner des conférences devant mes étudiants à l'Université. J'ai aussi écrit des articles dans des revues pour faire connaître son œuvre qui est tellement exceptionnelle !

Vingt traductions, vingt langues. Pour cette raison, nous avons donc, au Collège de Seneffe, fait le pari de proposer à Jean-Philippe Toussaint de venir ici, de séjourner pendant deux semaines avec certains de ses traducteurs – on pouvait difficilement les inviter tous. Ceux qui sont là devant vous ont donc répondu à notre invitation et à celle de Jean-Philippe. Avant de lui céder la parole, je vais tenter de vous les présenter dans l'ordre, et vous m'excuserez pour ma prononciation – surtout en chinois ! Il y a sa traductrice néerlandaise qui s'appelle Mariane Kaas. A côté d'elle, il y a son traducteur allemand qui s'appelle Bernd Schwibs, et puis son traducteur anglais, John Lambert, son traducteur japonais, Kan Nozaki, sa traductrice chinoise, Xiaoyang Zeng, son traducteur chinois, Tcheng Tong, et, à côté, sa traductrice tchèque, Jovanka Sotolova. Et puis vous avez reconnu le régional de l'étape – si je puis dire- qui est devenu une

sorte de militant de nos lettres et qui est donc son traducteur bulgare – et également celui d'Adamek. Il s'appelle Krasimir Kavaldjev et il a déjà traduit pas mal de nos auteurs.

Nous allons resserrer le propos autour d'un ouvrage qui est le dernier de Jean-Philippe Toussaint, *Autoportrait (à l'étranger)*. Jean-Philippe va peut-être lancer la discussion sur la traduction de ce texte-là parce que c'est uniquement sur celui-là que les traducteurs ont travaillé ici à Seneffe. Jean-Philippe va introduire le sujet par la lecture du texte en français qui vous sera lu ensuite dans les autres langues.

Jean-Philippe Toussaint : On va se présenter « avec la langue » puisque chacun va lire un extrait dans sa propre langue... La plupart des traducteurs présents ont travaillé sur mon dernier livre, *Autoportrait (à l'étranger)*. Nous allons commencer la lecture par un des textes les plus anciens que j'ai écrits dans le recueil. Ce recueil, je l'ai écrit sur une période de sept ans, à l'occasion de voyages que j'ai faits. J'ai vécu un an et demi à Berlin, et un magazine allemand m'avait demandé d'écrire quelque chose. Et donc, de ce texte, j'avais écrit une première version il y a sept ans. Je l'ai repris un petit peu pour la publication, mais c'est donc un texte assez ancien. Je vais commencer à lire en français : « Berlin. Les Berlinois... Je n'aime pas les gens désagréables. »

Bernd Schwibs donne lecture de la traduction allemande, Krasimir Kavaldjev, de la bulgare, Jovanka Sotolova, de la tchèque, Zeng Tong et Xiaoyang Zeng, de la chinoise.

Jean-Philippe Toussaint : Pour ne pas lasser les auditeurs polyglottes qui ont déjà parfaitement compris le texte en français, en allemand, en bulgare, en tchèque et en chinois, je propose de poursuivre le voyage et de se déplacer, de quitter Berlin pour le Japon, d'autant que le Japon est vraiment un des axes importants de ce livre. Au départ, j'ai fait un long voyage, un long séjour de quatre mois au Japon, et une revue japonaise m'a demandé d'écrire régulièrement des textes d'impressions du Japon. Donc maintenant, on va varier les

textes tout en poursuivant avec les autres langues étrangères. Kan Nozaki va lire un extrait du texte qui s'appelle *Tokyo*.

Kan Nozaki donne lecture de la traduction japonaise d'un extrait de Tokyo, récit paru dans Autoportrait (à l'étranger).

Marianne Kaas lit sa traduction néerlandaise d'un extrait de Kyoto, tandis que John Lambert lit la sienne en anglais.

Jean-Luc Outers : Vous avez reconnu tous ces rythmes, toutes ces sonorités, mais d'ici, on a un avantage supplémentaire sur vous : c'est qu'on peut apercevoir les textes dans toutes sortes d'états, soit des idéogrammes, soit l'alphabet cyrillique. La transcription ajoute un supplément de mystère à l'écoute du texte. Avant de repasser la parole à chacun des traducteurs, je vais demander à Jean-Philippe l'impression qu'il retire de ces lectures. Est-ce que tu retrouves, tu reconnais tes textes dans tout ça ? Ou bien estimes-tu que la traduction opère une sorte de changement de nature de ce que tu as écrit ?

Jean-Philippe Toussaint : Il y a des langues que je comprends mieux que d'autres. En anglais et en allemand, j'ai tout compris – surtout que quand on a écrit le texte, ça aide à comprendre ! Mais il y a des langues où je suis perdu. En chinois, j'ai vraiment su où on en était quand ils ont changé de lecteur. Mais il y a des surprises, par exemple, les langues asiatiques... Le fait que le japonais a été lu juste après la langue chinoise nous a bien montré les différences très grandes qu'il y a entre le chinois et le japonais. Alors que, vu de loin, on croit que les langues asiatiques sont très proches, ce sont des langues très différentes. Il y a des surprises continuelles...

Jean-Luc Outers : On va maintenant faire avec ce qui n'est plus un couple, mais un septuor ou un octuor, le même exercice que tout à l'heure. Je vais demander à chacun d'entre vous de parler des difficultés ou des écueils qu'il a rencontrés en traduisant les textes de Jean-Philippe Toussaint. Parce que, quand on lit son œuvre en français, on a l'impression que c'est une langue très fluide, qu'il n'y a pas

une richesse inouïe de vocabulaire. Donc, pour un traducteur, on pourrait penser qu'on est là en terrain favorable. Mais, comme je l'ai dit au départ, Toussaint est un grand styliste. Il y a des variations de rythme, il y a une phrase qui s'agence de manière très subtile, il y a notamment un rôle très important de la parenthèse, qu'il est, je crois, à peu près le seul à exploiter de cette manière. Il y a tout ce qui, dans la traduction, doit poser un certain nombre de problèmes. Alors, si chacun d'entre vous pouvait, de manière très succincte, parler des écueils – mais pas au sens négatif du terme –, de sa confrontation avec la langue de Jean-Philippe Toussaint, soit à travers les mots, la lexicologie, ou bien à travers la grammaire, la syntaxe... Finalement, comment s'est fait à chaque fois le choc des deux langues.

« Les Néerlandais d'aujourd'hui s'intéressent peu à la littérature française »

Mariane Kaas est professeur de traduction (français-néerlandais) à l'Université d'Amsterdam. Comme traductrice littéraire, elle a signé, parmi beaucoup d'autres titres, l'édition néerlandaise de *La nausée*, de Sartre, et de *L'amant*, de Marguerite Duras.

Christian Libens : Pourquoi avez-vous choisi de traduire les romans de Jean-Philippe Toussaint ?

Mariane Kaas : En réalité, c'est mon éditeur qui m'a proposé de traduire un premier titre. Et puis j'ai été séduite par l'atmosphère de ses livres. Toussaint a un style tellement personnel que si on me montrait une seule page de lui, je le reconnaîtrais tout de suite.

C. L. : Dans votre travail de traductrice littéraire, vous considérez-vous plutôt comme une interprète ou une « créatrice » ?

M. K. : Je me considère comme une interprète, une interprète aussi fidèle que possible ! Il s'agit de rendre le texte, le registre, la langue de l'auteur, et ce malgré les différences de structures

entre le français et le néerlandais. C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec l'expression italienne « *traduttore, traditore* », en tout cas pour la prose. Si on fait bien son métier, on peut rendre fidèlement le texte, dans son style comme dans son atmosphère.

C. L. : Les romans de Toussaint présentent-ils des difficultés particulières pour sa traductrice ?

M. K. : Il y a d'abord les difficultés inhérentes au passage du français au néerlandais. La langue française est souvent plus claire... Par exemple pour l'accord des adjectifs, ou encore dans la différenciation entre adjectifs et adverbes, qui n'existe pas en néerlandais. Jean-Philippe Toussaint fait de très longues phrases, ce qui n'est pas l'habitude en néerlandais. Je dois donc essayer de rendre ses périodes compréhensibles. Il utilise aussi beaucoup de participes présents, ce qui est inusité en néerlandais.

C. L. : Jean-Philippe Toussaint a-t-il autant de succès aux Pays-Bas qu'au Japon ?

M. K. : Non, Toussaint n'a pas beaucoup de succès en Hollande. Il faut dire que les Néerlandais d'aujourd'hui s'intéressent peu à

Mariane Kaas : En traduisant *Autoportrait*, j'ai rencontré plus ou moins les mêmes difficultés qu'en traduisant les autres romans de Jean-Philippe Toussaint. Difficultés nombreuses, Toussaint étant un auteur difficile à traduire. Après avoir travaillé quotidiennement avec lui, tous ensemble pendant une quinzaine, j'en suis encore plus convaincue qu'avant.

Difficile, pourquoi ? Tout d'abord, il y a évidemment le ton, si caractéristique de l'œuvre, tantôt mélancolique tantôt humoristique, drôle mais sans facétie. En ce qui concerne l'humour : malgré le burlesque des situations et des événements dans lesquels les personnages se trouvent impliqués, le plus souvent malgré eux, le ton du récit reste retenu et neutre. Ce qui s'explique, il me semble, par le fait que les protagonistes toussaintiens ont rarement le sentiment de faire partie

du monde ; attitude à laquelle ils doivent leur sens aigu de l'absurde. Il s'agit donc, pour le traducteur, de rendre ce ton détaché d'observateur non concerné.

Une petite anecdote, pour illustrer combien il est important de ne pas « en rajouter »... Au début d'*Autoportrait*, on lit (p. 7) : « Vu de haut (...), il n'y a pas beaucoup de différence entre le Pacifique et la Méditerranée ». J'avais traduit : « Vu de haut, le Pacifique et la Méditerranée se ressemblent comme deux gouttes d'eau ». Quand, assez fière de ma trouvaille, j'ai demandé à l'auteur ce qu'il en pensait, il a eu l'amabilité de me répondre : « C'est joli, vraiment, très joli, mais ce n'est pas ce que j'ai dit ». Ce qui m'a rappelé quand même le fait de nous sommes *traducteurs*...

Un deuxième problème : les références socio-culturelles, pour *Autoportrait*, surtout celles relatives à la culture japonaise (noms géographiques, costumes, nourriture, etc.), ainsi que celles qu'on rencontre dans la description assez détaillée d'un concours de jeu de boules, en Corse, qui plus est... Bien que, chez nous, ce jeu ne soit plus d'un exotisme total depuis que quelques millions de Néerlandais vont passer leurs vacances en France, la terminologie ne fait pas partie de notre patrimoine.

Troisième difficulté, et quant à moi la plus importante du point de vue « technique » : les phrases longues, ultra-longues parfois, si caractéristiques de l'écriture toussaintienne, qui sont particulièrement difficiles à rendre en néerlandais. Ceci dû au fait que dans notre langue, l'emploi du participe présent est peu courant. Couper les phrases en phrases plus courtes n'est pas une solution : ce serait une grave violation du style de l'auteur. Il faut donc, le plus souvent, recourir à l'emploi de conjonctions de subordination, en évitant les répétitions et sans détruire la logique de la phrase, ou de pronoms relatifs pour former des propositions relatives. Ce qui souvent représente un travail de puzzle, si l'on veut que le texte ne perde rien de son élégance et de sa clarté.

Bernd Schwibs : J'ai seulement quelques exemples qui vous montreront que nous autres traducteurs – ou au moins moi en tant que tra-

ducteur ! – sommes en général très loin de l'idéal prôné par Françoise tout à l'heure. Nous aussi, nous avons nos finitudes, nous avons nos limites de compréhension. Je vous cite deux exemples. A la page 113 d'*Autoportrait*, il y a : «... son visage indubitablement pistolettien... » « Pistolettien, qu'est-ce que c'est ? C'est pistolet, peut-être. » Donc, j'ai cherché dans le dictionnaire, le Robert. J'ai trouvé pas mal de sens. Par exemple, pistolet, « en Belgique : petit pain rond. » Je me disais que ce n'était peut-être pas ça et j'ai fouillé, j'ai examiné tous les dictionnaires que j'ai, et j'ai trouvé dans le Sachs-Villatte, un très très vieux dictionnaire franco-allemand du XIX^e siècle. J'ai trouvé une citation de Balzac où pistolettien avait le sens de bizarre. Lorsque j'ai rencontré Jean-Philippe Toussaint la première fois, lors d'une lecture commune à Heidelberg, je lui ai demandé « Qu'est-ce que ça veut dire pistolettien ? » Il m'a dit : « Mais pistolettien, ça se réfère au nom de ce jeune homme, mon camarade d'Université, Romano Pistoletto. » Vous me direz : pourquoi vous n'avez pas pensé à ça ? Tout d'abord, il faut dire que j'avais traduit ce petit passage à l'improviste. Donc j'avais oublié un peu ce que j'avais lu avant. Ceci pour vous montrer comment on peut être bête en tant que traducteur. Deuxième exemple, qui montre la nuance et le sens quotidien ou culturel d'un mot. Dans *La Télévision* que j'ai traduit, à un moment, le narrateur demande à son fils de lui donner à l'improviste un titre pour une étude qu'il a faite. Et le fils lui dit : « Mimosa. » Et j'ai tout de suite traduit : « Eine Mimose », ce qui veut dire, en allemand, au sens figuratif, quelqu'un qui est très faible, très fragile et qui est très vite vexé. Et lui disait : « Non, mimosa, c'est une fleur. » Donc j'avais mis un sens tout à fait autre. Ceci pour vous dire combien sont utiles les rencontres avec les vrais auteurs pour leur poser les vraies questions !

Jean-Philippe Toussaint : Mais c'est très utile pour les auteurs aussi, puisque les traducteurs font des recherches dont je pourrai me servir par la suite, par exemple en soulignant le double sens de pistolettien... C'est quand même très fort d'avoir utilisé cet adjectif pistolettien au sens de Balzac et au sens de l'adjectif de Pistoletto. Grâce à Bernd, puisque moi, j'ignorais le sens balzacien.

« L'humour de Jean-Philippe Toussaint est proche de l'humour tchèque. »

Jovanka Sotolova est docteur en traduction russe et française de l'Université de Prague et traductrice professionnelle.

Christian Libens : Est-ce un éditeur qui vous a proposé de traduire Jean-Philippe Toussaint ?

Jovanka Sotolova : Non, j'ai découvert Toussaint par moi-même. Je me suis aussitôt enthousiasmée pour ses romans et j'ai voulu les traduire. J'avais la traduction de *L'appareil photo* terminée « dans mon tiroir » quand j'ai trouvé un éditeur. J'ai ensuite traduit *La télévision*. L'humour de Jean-Philippe Toussaint est proche du nôtre. Hélas, en Tchéquie, il n'y a pas beaucoup d'intérêt pour la littérature française...

C. L. : Comment réagissez-vous à l'adage italien « *traduttore, traditore* » ?

J. S. : Traître, le traducteur l'est toujours un peu... Mais j'essaie d'être très sévère avec moi-même pour être la plus fidèle possible. Parfois, on a de si beaux mots en tête mais il faut se contrôler, se limiter pour rester fidèle à l'auteur. C'est bien sûr un peu frustrant... C'est pour ça que je choisis de traduire les livres que j'aime. Ainsi je peux aller au fond du texte, ce qu'on ne fait pas en se contentant de lire.

John Lambert : A propos des questions posées concernant notre travail, j'ai toujours trouvé qu'il n'y a pas de questions qui soient trop bêtes. Je me souviens du premier livre de Jean-Philippe que j'ai traduit, je l'ai appelé au téléphone et j'ai dit : « Ce bureau, est-ce qu'il a trois tiroirs ou six tiroirs ? » et Jean-Philippe a dit : « Je sais pas, j'ai jamais regardé. » Il y avait en fait trois tiroirs des deux côtés, et c'était mon problème... Ici, à Seneffe, on a posé beaucoup de questions et le travail était fascinant. J'espère que quelqu'un va parler de « l'image

christique de la douleur » parce qu'on parlait presque tous les jours de cette même phrase, tant elle posait des problèmes dans toutes les langues. Moi, je n'étais pas encore arrivé là...

Le traducteur est comme un élève de ski qui suit le moniteur. J'aimerais bien piquer une citation pour parler de la traduction. Krasimir a cité le poète Robert Frost qui disait : « La poésie, c'est ce qui se perd avec la traduction. » Il est quand même dur ! Et comme je considère que la poésie existe non seulement en poésie, mais aussi dans la prose, ça me paraît vraiment très dur ! Mais sûrement, il y a toujours quelque chose qui se perd. Moi, j'écris en anglais et, comme tout le monde le sait, l'anglais et le français sont très proches. Justement, j'envie parfois mes collègues japonais et chinois qui ont peut-être plus de liberté. Ils peuvent choisir les mots qu'ils veulent. Alors que les mots qu'emploie Jean-Philippe existent aussi en anglais et si je veux être un peu plus créatif, je peux l'écrire autrement, mais le problème, c'est que très souvent ces autres mots existent aussi en français, et je me dit : « Jean-Philippe aurait pu se servir de ce mot-là aussi. » Donc, c'est difficile ! En même temps, il faut dire que je suis peut-être un peu particulier parce que j'aime beaucoup une langue qui boite. C'est-à-dire que je fais toujours un premier jet de traduction et que parfois ça me plaît énormément. Je me souviens d'une éditrice anglaise qui m'a dit : « Bon voilà, c'est une bonne traduction, mais est-ce que tu ne peux pas écrire un peu plus en anglais ? »...

Donc Frost dit que la poésie, c'est ce qui disparaît dans la traduction. Mais moi, j'essaye de me mettre à la recherche de ce qui a disparu dans la traduction. Je me dis que ça doit bien être quelque part... C'est justement le jeu en traduisant Jean-Philippe : essayer de retrouver un autre quelque chose qui existe en anglais aussi, parce que j'aime ces phrases qui boitent un peu en anglais, qui ressemblent presque à du français écrit en anglais... Je vais vous lire une phrase de Jean-Philippe : « Je marchais à côté d'elle d'un pas primesautier, la chaussure légère et insouciant qui évitait avec une adresse sautillante de nombreuses crottes de daims réparties ça et là en chapelets sur le sol. » L'expression qui m'a donné le plus de problèmes, c'est « une adresse sautillante ». Et là, j'estime que j'ai trouvé quelque chose

parce que Jean-Philippe n'aurait jamais pu écrire ça en français. Je me demande d'ailleurs si, en français, on peut cibler le mot que j'ai trouvé. L'adresse sautillante devient donc « rollerskating dexterity ». C'était un problème et j'ai trouvé une solution qui me plaît, c'est tout !

Jean-Luc Outers : On s'éloigne dans l'espace et dans l'étrangeté avec un Japonais.

Kan Nozaki : Je n'entrerai pas dans tous les détails linguistiques compliqués. J'essayerai simplement de vous expliquer ma situation à moi. J'enseigne la langue et la littérature françaises à l'Université de Tokyo. Mes collègues traduisent par exemple Jacques Derrida, Antonin Artaud, Stéphane Mallarmé, et moi, je suis en principe spécialiste de Gérard de Nerval. D'ailleurs, j'ai participé à l'édition de l'œuvre complète de Gérard de Nerval en japonais. Donc je ne peux pas dire que les textes de Jean-Philippe Toussaint sont particulièrement difficiles par rapport à tous ces textes-là. Mais cela dit, tous ces travaux de mes collègues ont en commun un problème, c'est qu'ils sont toujours trop universitaires. Ce sont des textes qui ne sont lus que par les professionnels, mais qui ne veulent rien dire au public. Quand j'ai eu la chance de traduire le livre de Jean-Philippe Toussaint, je me suis dit que je ne ferais jamais un travail scientifique là-dessus. Donc, j'ai essayé, à ma manière, de souligner un petit peu ce côté souriant et humoristique du monde de Jean-Philippe Toussaint. Je ne sais pas si ça a bien marché, mais c'est ainsi que j'ai procédé.

Il y a au Japon un proverbe – qui vient peut-être du judo, de l'art du thé, je ne sais pas l'origine – selon lequel il faut toujours commencer par la forme, par l'extérieur. Quand j'ai vu Jean-Philippe Toussaint en personne pour la première fois, il était vêtu d'une veste noire, et je l'ai trouvé très élégant. A partir de ce moment-là, je me suis dit que j'essayerais aussi de commencer par la forme, par l'extérieur. Et depuis, je préfère moi aussi être vêtu en noir. Je ne sais pas si ça a été bénéfique pour mon travail, mais ce qui m'a beaucoup étonné, c'est que, un jour, une des nombreuses admiratrices japonaises de Jean-Philippe m'a approché et m'a adressé la parole en

disant : « Tiens, vous êtes monsieur Nozaki qui a traduit tous les livres de Jean-Philippe Toussaint ? Oui, c'est vrai, vous ressemblez un petit peu à Monsieur. » J'étais très content !

Jean-Luc Outers : Vous pouvez peut-être illustrer le problème de l'emploi du je, de la première personne, dans la mesure où tous les livres de Toussaint, sauf *Monsieur*, sont écrits à la première personne.

Kan Nozaki : Oui, ça pose un petit problème parce que, au Japon, le « je » n'est pas évident. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de « je » neutre parmi les pronoms japonais. Il y a plusieurs pronoms qui signifient « je », mais tous ont quelques nuances. Et surtout, le « je » diffère selon l'âge de celui qui le prononce. Tout d'abord, en 1990, j'ai choisi le « je » jeune. Mais, maintenant, ça fait déjà dix ans et je commence à m'inquiéter de l'avenir du héros !

**« Toussaint est un écrivain grand public...
Sa littérature est universelle ! »**

John Lambert est docteur en philosophie et traducteur littéraire. Originaire de Vancouver, ce Canadien anglophone habite à Berlin. Il traduit en anglais l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint.

Christian Libens : Votre choix de cet auteur relève-t-il d'une opportunité éditoriale ou d'un goût personnel ?

John Lambert : Traduire Jean-Philippe Toussaint, c'est d'abord pour moi un plaisir énorme et un honneur. Je ne traduis d'ailleurs que des auteurs qui m'enthousiasment. J'ai découvert Toussaint avec *La salle de bain* il y a une dizaine d'années, lorsque j'étais étudiant à Paris.

C. L. : Le traducteur littéraire est-il principalement un interprète ou un « créateur » ?

J. L. : Le traducteur est à la fois un interprète et un « créateur » ! Ce sont deux rôles complémentaires. Presque tous les mots du français existent en anglais et vice versa. Mais si je traduis en remplaçant quasi mécaniquement un mot par son équivalent dans l'autre langue, j'obtiens une traduction linéaire qui, en fait, n'est pas de l'anglais. Il faut donc chercher plus loin... Je repars alors de ce premier jet pour recréer un texte en « vrai anglais ». En fait, on ne traduit pas avec la science philologique mais d'abord avec son corps, avec tout son être. Pour moi, cette notion est capitale. C'est avec son corps que le petit enfant s'exprime, qu'il traduit sa pensée... Pendant nos séances de travail avec l'auteur, ici à Seneffe, Jean-Philippe Toussaint a souvent recours à des grimaces et à des gestes pour expliquer une expression ou une idée.

C. L. : *Traduttore traditore*... L'aphorisme italien vous paraît-il injuste ?

J. L. : C'est très difficile de comprendre les valeurs des autres avec ses propres critères, et c'est toujours une erreur de juger d'autres gens par rapport à sa culture. C'est la même chose en matière de traduction. J'aime beaucoup la phrase de Robert Frost à ce propos : « La poésie, c'est ce qui se perd avec la traduction. » Or, pour moi, la prose littéraire, c'est aussi de la poésie, c'est le souffle... Donc, quand je traduis, je cherche à rendre ce souffle ; un souffle qui se perdra quand même, bien sûr, mais « à sa façon ». Le travail du traducteur, c'est cette recherche-là... En fait, l'intérêt d'une traduction littéraire, ce n'est pas ce qui se perd mais bien ce que ça apporte !

C. L. : Comment les lecteurs anglo-saxons accueillent-ils les romans de Jean-Philippe Toussaint ?

J. L. : Il reste encore très méconnu en dehors des universités, mais je suis persuadé que c'est pour des raisons de distribution commerciale. Pour moi, Toussaint est un écrivain grand public dont l'œuvre devrait bientôt enthousiasmer de nombreux Américains. Ce n'est pas un auteur difficile : son écriture est à la fois claire et subtile, tout en finesse, dotée de beaucoup d'humour. Sa littérature est universelle !

Xiaoyang Zeng : Tout à l'heure, mon collègue allemand a évoqué « le visage pistoletien »... J'ai rencontré la même difficulté aussi. La première fois que je l'ai lu, j'ai pensé aussi à « pistolet ». Je me demandais si ça voulait dire que, quand il parle, il a une expression très agressive. J'ai cherché aussi dans le dictionnaire, et je n'ai pas trouvé non plus. J'ai donc mis un point d'interrogation à côté pour poser la question après. C'est après plusieurs relectures que j'ai vu qu'il y a un rapport avec un nom. Mais plusieurs personnes ont peut-être rencontré le même problème.

Je voudrais vous montrer une toute petite différence entre la langue française et la langue chinoise... toute petite !... Jean-Philippe Toussaint a parlé d'un cousin, sans préciser bien sûr de quelle famille. Mais chez nous, on a besoin de savoir si c'est un cousin du côté de la mère ou du côté du père. Parce que pour nous, il y a deux termes très différents. Quand je traduisais, je l'ignorais, alors j'ai mis un cousin du côté du père. Lors d'une réunion avec Jean-Philippe Toussaint, je lui ai posé la question. En fait, il s'agit d'un cousin du côté de la mère. Donc j'ai dû corriger et changer ma traduction. En chinois, c'est la même chose pour les autres membres de la famille, pour les oncles, les tantes, les grands-pères, les petits-enfants, les nièces, les neveux... On a toujours besoin de savoir s'il s'agit du côté du père ou du côté de la mère. Je crois qu'en français, il n'y a pas ce problème...

Kan Nozaki : C'est la même chose en japonais, notamment pour la sœur. Il faut toujours préciser si c'est la sœur aînée ou si c'est la sœur cadette. S'il n'y a aucune précision, le traducteur est dans l'embarras et il doit décider lui-même.

Xiaoyang Zeng : Pour le chinois, c'est pareil. Il faut savoir aussi distinguer le frère aîné du frère cadet ou la sœur aînée de la sœur cadette.

Jovanka Sotolova : Traduire, c'est toujours une aventure qui, pour moi, est très intéressante parce que vous allez toujours au fond du texte, ce que, en lisant, vous ne faites jamais. Comme ça, vous faites des découvertes tout à fait inattendues. Des difficultés, il y en a beaucoup

et, dans les textes de Jean-Philippe Toussaint, ce n'est pas seulement des phrases assez longues qui me posent des problèmes. Parce qu'on doit toujours se battre avec des éditeurs qui disent que ces phrases sont un peu longues, que ça devient un peu lourd. Et nous on dit que, même en français, c'est un peu long. Alors on doit chercher un compromis. En plus, il y a des expressions imagées, des métaphores pour lesquelles on doit trouver des expressions dans nos langues. Et puis aussi des locutions françaises « figées » qui parfois sont tout à fait différentes en tchèque et donc ne donnent pas le même sens humoristique qu'en français, alors c'est parfois difficile.

Dans le dernier texte, par exemple, quand le type dit « je vais dans ma fouille » dans un contexte de fouilles archéologiques, c'est vraiment difficile de trouver quelque chose pour ne pas perdre le double sens. Ou bien « un coup de fourchette de sumotorette », c'est quelque chose auquel je pense toutes les nuits et je n'ai pas encore trouvé !

En plus de la traduction, il y a toujours pour moi le travail de faire de la publicité pour les textes que je traduis. Alors j'écris des articles, je publie des extraits pour aider à l'édition du livre. Je mentionnerai ici une anecdote qui s'est passée juste après la publication de *La Télévision*. A peu près quinze jours après que le livre soit sorti chez nous, le rédacteur avec qui je travaillais m'a téléphoné et il m'a dit : « C'est dans la poche ! Je suis allé dans un bar et j'ai vu là des gens inconnus qui parlaient de *La Télévision*. Ils se racontaient des épisodes du livre, alors c'est gagné ! »

Krasimir Kavaldjiev : Moi, très bizarrement en ce qui concerne ma traduction de *La Salle de bain*, j'ai eu les mêmes questions que mon collègue japonais. Donc il y a les mêmes endroits du texte sur lesquels nous avons trébuché. Mais j'ai eu l'avantage de rencontrer mon auteur et de lui poser des questions, alors qu'à l'époque Kan ne le connaissait pas. J'ai l'exemple du mot « paroi » que j'ai pris au sens concret de « cloison » alors que c'était une porte qui faisait office de paroi. Or là, dans la langue bulgare, je dois absolument mettre le mot « porte » parce que la fille est derrière la porte, tandis que si je mets « derrière la paroi », tout le monde va se demander : « Mais d'où

« Le mot qu'emploie Toussaint a toujours un deuxième sens ! »

Bernd Schwibs est psychanalyste et rédacteur en chef de la revue *Psyché*. Il a traduit en allemand Paul Valéry, Emmanuel Bove et des essayistes en sciences humaines.

Christian Libens : Pourquoi avez-vous choisi de traduire Jean-Philippe Toussaint ?

Bernd Schwibs : Par goût ! J'ai découvert son œuvre quand j'étais lecteur pour les éditions Suhrkamp. J'ai tout de suite aimé son écriture, cet humour, cette ironie, ce mélange d'une certaine superficialité et de profondeur, de métaphysique cachée.

C. L. : Traduire Toussaint présente-t-il des difficultés particulières ?

B. S. : Avec lui, il faut bien ajuster le regard pour discerner l'ironie du premier degré. Et ne jamais oublier que le mot qu'il emploie a toujours un deuxième sens ! Mais l'essentiel est qu'on puisse toujours reconnaître l'auteur, ce qui signifie que le traducteur doit s'efforcer de rester le plus fidèle possible au texte original. C'est passionnant de mettre une œuvre comme celle de Toussaint à la disposition de lecteurs qui apprécieront.

C. L. : Est-il très connu en Allemagne ?

B. S. : Il touche un certain public... qui reste très limité. En Allemagne, la littérature française contemporaine n'est guère lue !

est-ce qu'elle est sortie, de cette paroi ? » Ou bien mon problème de la traduction du mot « avant-bras », comme l'a écrit le journal *La Libre Belgique* qui y a consacré quelques lignes, pour la simple raison que ce mot n'existe pas en bulgare. Si je mets le mot correspondant plus ou moins, tout le monde va penser à la main plutôt qu'à l'avant-bras, et si je précise la partie du bras entre le coude et le poignet, alors ça sert à rien de faire de la traduction ! J'ai finalement

demandé à mon collègue bulgare qui m'a dit : « Tu sais, j'ai rencontré autrefois un mot vicilli qui désigne justement cette partie du bras. » Je pense que c'est ce mot-là que je vais employer.

« Toussaint a une forme d'écriture très moderne »

Xiaoyang Zeng est professeur de français à l'Université Sun Yat-Sen de Canton et traductrice littéraire.

Christian Libens : Comment avez-vous découvert l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint ?

Xiaoyang Zeng : L'éditeur pour lequel je travaille m'a commandé la traduction de ses romans en chinois. Il existe déjà un premier recueil composé de trois romans : *La salle de bain*, *Monsieur* et *L'appareil photo*. Je suis en train de travailler au second qui réunira *La télévision*, *La réticence* et *Autoportrait*.

C. L. : Traduire Toussaint en chinois pose-t-il des problèmes spécifiques ?

X. Z. : Jean-Philippe Toussaint a une forme d'écriture très moderne, avec des enchaînements très libres. Pour le traduire, je dois parfois reconstruire son texte en coupant ses phrases qui sont très longues. Je veux rester fidèle le plus possible à l'original mais je suis parfois obligée de changer la structure de sa phrase pour garder son idée... tout en respectant la langue chinoise !

C. L. : Quels auteurs belges les Chinois connaissent-ils ?

X. Z. : Les Chinois aiment beaucoup la littérature française classique. Parmi les Belges contemporains, ils connaissent surtout Yourcenar et Simenon.

Pourquoi Toussaint est-il un auteur à succès au Japon ? Une jeune lectrice japonaise explique...

Yumi Fujino est éditrice. Elle a vécu sur l'île d'Hokkaido puis a fréquenté l'Université de Sendai, au nord de Tokyo, avant d'étudier les philosophes français à l'Université de Strasbourg. Elle réside actuellement en Italie.

« Le style bien clair et net, le caractère de ses personnages bien dégagés, pas lourds, jamais sérieux... sont toujours attirants pour les jeunes Japonaises, qui rêvent d'une vie « bcbg ».

Surtout, Toussaint a été présenté pour la première fois au Japon juste au bon moment, à l'époque où nous étions en train de jouir pleinement de la bulle économique. Par exemple, Monsieur, qui est un jeune cadre avec un bon salaire, et qui est un petit peu dilettante mais débonnaire..., devait être bien accepté dans l'atmosphère de ce temps. On sympathisait spontanément avec une telle personne, qui réussit dans la vie sans effort frénétique, même s'il n'est pas très doué pour s'imposer vis-à-vis des autres.

A propos de la présentation du livre, la traduction en japonais de la série de Toussaint est bien faite et bien étudiée avec la charmante illustration de la couverture, et dans un format plus petit que le format standard, qui permet aux jeunes femmes de le mettre dans leur sac à main. C'est évidemment plus chic d'en sortir un livre de Toussaint qu'un livre de poche, en attendant son copain au coin de la rue.

Mais il ne faut pas oublier qu'on est tout à fait fasciné par le coup d'œil de Toussaint, qui est à la fois ironique, humoristique et juste, et qui est bien caché derrière tous ses personnages de « bouffon ». En fait, c'est cela le secret important, autant que le bon travail du traducteur, qui fait que les livres de Toussaint continuent à séduire les lecteurs japonais après la bulle économique. »

« Les traducteurs sont des lecteurs très attentifs »

Christian Libens : Qu'éprouve un auteur qui rencontre en même temps dix de ses traducteurs ?

Jean-Philippe Toussaint : Pour l'auteur, ce genre de rencontre est très agréable sur le plan humain. J'avais déjà travaillé avec des traducteurs pour mettre au point des aspects techniques, mais c'était toujours à deux par téléphone. Je suis très heureux de cette expérience concrète qui a lieu grâce au Collège européen de Seneffe.

C. L. : Comment se déroulent vos séances de travail collectif ?

J.-L. T. : Les discussions avec plusieurs traducteurs sont intéressantes pour l'auteur car cela met un gros projecteur sur telle ou telle petite chose, sur tel fragment du texte, un peu comme si on observait une image de sa propre peau vue au microscope. Mais il ne faut pas non plus perdre de vue que toute lecture est un contexte ni oublier la déformation potentielle du détail, du mot isolé. L'écrivain est comme un cuisinier qui prépare un plat dans la solitude de sa cuisine. Puis les consommateurs décortiquent le plat pour en détailler la composition. Les traducteurs sont des lecteurs très attentifs.

C. L. : Comment expliquez-vous votre succès au Japon ?

J.-P. T. : Cela a été pour moi la plus grosse surprise de ces dix dernières années ! Au départ, c'était plutôt une expérience éditoriale puisque mon livre a d'abord été publié à petit tirage. Il y a bien eu la sortie du film en même temps, mais le film n'a pas marché...

C. L. : Quel est le rôle du traducteur dans le succès d'un roman ?

J.-P. T. : Je crois que le traducteur est comme un chef d'orchestre par rapport à une partition. La base est le texte d'origine, et puis... La traduction, c'est aussi une lecture. Sans doute Nozaki a-t-il trouvé un ton jeune qui a séduit un public jeune, surtout des jeunes femmes, paraît-il ! C'est seulement depuis la parution de *La télévision* que les lettrés ont rejoint.